

## RETIF ET MICHELET

Michelet a-t-il lu Rétif ? Je ne saurais le dire ; en tout cas, la convergence de certains de leurs jugements sur la Révolution est frappante.

*L'amour du peuple* - Mais, s'il y a des convergences (au pluriel) entre Michelet et Rétif c'est le fond d'une divergence de base, je dirais même : d'une divergence qui concerne ce qui est fondamental dans la Révolution. Et pourtant, la différence de leurs approches ne se comprend que face à un très fort amour, qu'ils partagent tous les deux, qui a pour objet le peuple et concerne sa place dans le processus révolutionnaire. Partons d'un épisode peut-être mineur, le discours que Rétif prête à Mirabeau, où celui-ci dévoile le secret de son action et, par là, le secret même de la Révolution. Le tribun y revendique la responsabilité de toute la violence révolutionnaire : *«Toute l'énergie des Français réunis n'égale pas celle qui était dans ma tête»* (1). Ce serait lui qui aurait fait prendre la Bastille, qui aurait fait tuer son gouverneur Delaunay ; le retour de la famille royale à Paris, ramené de Versailles par la foule des Halles en octobre 1789, serait son chef-d'oeuvre. Rétif, plein d'admiration pour Mirabeau, lui dit alors qu'il ferait un grand ministre capable d'obtenir *«la seule véritable gloire, celle de contribuer au bonheur des peuples !...»* (Nous reviendrons dans un moment à ce topos thomiste, et à ce pluriel des peuples). Mais le grand orateur lui répond son mépris : *«Le peuple est fait pour les gens de mérite, qui sont le cerveau du genre humain»* - Moïse, Mahomet, dans un moindre degré Louis XIV, et maintenant Mirabeau lui-même.

Rien de plus *littéraire*, signalons-le tout de suite : l'articulation que propose Rétif entre son personnage Mirabeau et l'événement - événement par excellence, parce que jamais l'homme n'est autant l'auteur de ses actes que quand il fait une Révolution, que quand il fonde un nouveau départ de politique - fait en sorte que l'événement devienne prouesse, que le personnage devienne, peut-être pas un héros (on ne saurait dire que Mirabeau ait la part tout à fait belle dans cet épisode), certainement un démiurge : quelqu'un qui, par son intelligence, par sa seule volonté, est à même de changer le monde. J'ai dit «personnage» pour Mirabeau, car que savons-nous de la fidélité de ce récit ? Il se peut que cette entrevue n'ait jamais eu lieu ; elle peut même étonner, tant est le cynisme que Rétif attribue au tribun. Toute une série extrêmement complexe d'événements, d'actes individuels, d'actions collectives est expliquée par des facteurs trop simples, plutôt, par un seul facteur, la volonté d'un individu. Par là on est réduit, pour cerner la complexité de l'historique, à le penser comme *mystérieux* : or, le mystère n'est pas l'histoire : il n'en est que la réduction à une forme précise, et d'ailleurs assez littéraire, celle du secret. Ajoutons que le secret n'est littéraire qu'aux frontières du kitsch, c'est-à-dire qu'il est très lié à une sorte d'industrie culturelle qui prend son essor vers la fin du 18e et au début du 19e siècle : le grand succès qu'elle a eu auprès d'un public à peine lettré se doit probablement au fait que, dans une société encore à forte majorité paysanne, l'accès à l'écriture entraînait symboliquement la maîtrise d'une clé permettant de déchiffrer tout ce qui est complexe, tout ce qui est inconnu : par là, l'inconnu devient mystère, et sa compréhension, au lieu de s'obtenir par un travail patient de la raison ou de la recherche scientifique, s'acquiert par ce truchement par excellence qu'est la révélation.

Pourtant, Mirabeau ne dévoile pas ses actes à n'importe qui : il ne le fait en vérité qu'à quelqu'un qui, de par son histoire, de par ses actes, s'est depuis longtemps préparé à tenir le rôle du raconteur des secrets, de celui qui dévoile les mystères : au *spectateur nocturne*. C'est la nuit qui exprime le mieux ce climat de mystère dont la ville de Paris se revêt à la fin du 18e et au cours du 19e siècle (Mercier, Rétif, Sue, Hugo) : tout s'y dérobe à la vue, tout y est - par définition - secret, souvent malhonnête. Quelqu'un comme le hibou, qui voit au fond de la nuit, qui en fait le moment où il acquiert son savoir, établit de ce fait une liaison entre le personnage par excellence du 18e siècle - le Philosophe, dont l'oiseau-totem de Rétif est le symbole - et la ville-modèle du 19e

siècle, ce Paris des espaces cachés. L'entreprise de Rétif est donc à la rencontre de deux mondes, ce dont rend compte assez malgré elle l'image, bien méchante, du «Rousseau du ruisseau» (2) : d'une part, c'est la ville dans sa saleté, avec tout ce dont elle a honte, sa misère, ses crimes, - d'autre part, c'est le travail du penseur, qui braque la lumière sur ce qui est obscur, qui dévoile ce qui se dissimulait. Et par là, le projet rétifien de reportage s'avère un projet moral ; car dans la pensée des Lumières, l'idée d'une nouvelle connaissance, rachetée aussi bien des privilèges d'Ancien régime qui en faisaient le monopole de certaines corporations que des préjugés qui en limitaient la portée, se double de l'idéal de son application au progrès, voire l'émancipation, de l'humanité.

Mais revenons à l'interview de Mirabeau par Rétif. C'est la rencontre de deux grand hommes, sinon de deux héros : l'un, démiurge de la Révolution, héros de sa volonté, règne par ses actes, sachant tirer en secret les ficelles de toutes les marionnettes qui croient faire la Révolution ; l'autre, héros de la connaissance, sait mettre en plein jour ce qui était secret ; c'est un reporter pourtant, et non un homme de science : tout simplement parce que les effets qu'il veut produire sur l'âme de son public comptent davantage pour lui que les rapports qu'il noue avec son objet de connaissance. Le discours prêté à Mirabeau n'est pas invraisemblable. La Révolution a traversé des phases par trop difficiles pour qu'on puisse exclure par principe la possibilité qu'il ait existé un «comité directeur» secret qui en aurait assuré la stratégie et le développement. C'est une légende assez répandue et qui dure jusqu'à nos jours. Le duc d'Orléans, Philippe, futur Egalité, en a fait les frais (ou a joui de cette gloire) les jours mêmes où se produisaient les événements. Et pourtant, primo, on n'a jamais pu produire de preuves convaincantes de l'existence de ce directoire secret ; secundo, cette légende répond par trop à une exigence de notre esprit qui veut donner du sens et de la suite à ce qui n'en a pas, pour être autre chose que vraisemblable : elle est trop bien trovata pour être vera.

En ce qui nous concerne, Michelet s'inscrit décidément contre cette légende. Il la démonte d'abord, et directement, par le mépris dont il fait montre envers le duc d'Orléans, ensuite, par le rôle qu'il attribue à Mirabeau. Il le respecte sans doute, mais signale en premier lieu la naïveté du grand tribun, qui désirait être bien vu, voire aimé de la reine ; deuxièmement, son appartenance décidément aristocratique, malgré

son libéralisme. Si Mirabeau a désiré mener des coulisses les actes du drame révolutionnaire, (désir dont témoignent ses contacts avec le parti de la Reine), s'il a même cru le faire, cela ne signifie pas du tout qu'il y ait réussi. C'est ailleurs qu'il faut chercher les raisons du sens qui a enchaîné les événements révolutionnaires, qui leur a donné le caractère d'une suite nécessaire dans le temps ; c'est ailleurs qu'il faut chercher le sujet dont l'activité a donné son sens à la Révolution ; chez Michelet, il est connu, c'est «le peuple». Tout naïf qu'il est, avec sa bonté, il fait preuve néanmoins d'un sens assez sûr, capable de surmonter les obstacles et d'organiser des victoires successives et, faut-il ajouter, déconcertantes. Sa naïveté n'est certes pas qu'une apparence ; il est peu instruit, il croit au roi, aux nobles, aux prêtres ; mais, au-delà de cette naïveté, est présente une force de la Nature, qui s'incarne dans le Peuple (3), et qui fait de ses agissements une sorte d'épiphanie, de révélation de ce qui est Vrai, parce que Juste. Il n'y aura plus d'espace à sa manipulation ; le rôle échü à Mirabeau par Rétif de la Bretonne devient impossible ; quelqu'un peut croire tromper le peuple, gouverner ses débordements, mais - du moment que ceux-ci ne sont qu'apparence, parce que ce peuple prend une direction assez sûre au travers de quelques accidents de parcours - croire le tromper, c'est se tromper soi-même. Chez Michelet, on peut tenir le rôle de l'auteur de l'histoire sans perdre son innocence.

Cela est dû sans doute au fait que, tout héritier qu'il est de certaines valeurs des Lumières, Michelet par son romantisme comprend la raison comme *ancilla*, non des passions, mais d'un sens moral qu'on retrouve à l'état pur chez ceux qui n'ont pas été infectés par les maux de ce que Rousseau appellerait la civilisation, et que lui, Michelet, dirait être les préjugés de l'Église (cf. l'Introduction de *l'Histoire de la Révolution*) ou ceux de l'adulte mâle. Comme le dit Stendhal en 1811, parlant de «l'énergie» qu'on ne trouve plus que dans les classes qui luttent contre «les vrais besoins», comme l'avait dit La Bruyère un siècle et demi plus tôt, parlant de ceux qui, en proie à une apparente bestialisation, gardaient cependant une qualité humaine et des mérites plus sûrs que ceux des courtisans (4), - Michelet attribue à la nature révélée par le travail manuel, par la souffrance, une valeur morale supérieure à celle qu'il peut accorder à ceux qui vivent de et dans l'artifice. Disons, sommairement, que dans les choses qui comptent (dans les grandes questions de la vie : la politique, l'amour, l'amitié, la religion, l'éthique), la vérité n'est pas le résultat de ces quelques opéra-

tions théoriques que nous avons l'habitude d'appeler connaissance, mais de l'opération d'un sens moral qui dévoile notre vraie nature.

Et ainsi pouvons-nous voir ce que sont ces deux amours, celui que Michelet et celui que Rétif portent au «peuple». Rétif a une sorte d'engouement pour les classes populaires, objet de son récit curieux, souvent complaisant, presque toujours moralisateur. Le film d'Ettore Scola, *La Nuit de Varennes*, dresse un portrait intelligent du spectateur nocturne : le récit y est déclenché par un *coitus interruptus*, Rétif renonçant à coucher avec une très jolie prostituée pour aller faire du reportage : Scola montre que ce qui meut Rétif est une sorte de volonté de savoir, le désir de satisfaire une curiosité elle-même amoral, mais qui rapidement se double d'un jugement moral sur les comportements (les deux, l'opération de connaissance et celle de moralisation, n'allant pas sans contradiction, et d'ailleurs le film mettant l'accent sur l'effet de connaissance, plutôt que sur le Rétif moraliste). Pour sa part, Michelet constitue le peuple en tant que sujet moral, sinon politique. Son cœur, son sens, est le meilleur guide qu'on puisse avoir, même en matière politique : qu'est-ce que la politique sinon, du moins idéalement, un espace où doit aussi régner la morale ? Nous avons donc là deux perspectives assez différentes en ce qui concerne la morale : pour Rétif, celle-ci vient du peuple du dehors (c'est lui, le hibou, qui moralise) pour Michelet, elle passe du peuple à l'intellectuel. Evidemment, l'intellectuel ne se définit pas de même chez l'un et l'autre : Rétif est presque un *lumpen*, ce personnage assez fréquent des lettres du 18<sup>e</sup> siècle, sur lequel R. Darnton a récemment attiré notre attention ; pour Michelet, l'intellectuel a avec le peuple des rapports que nous sommes mieux à même de comprendre ; idéalement il est son porte-parole.

De nos jours, la sympathie romantique pour les souffrants n'a pas bonne presse : on l'accuse de doubler l'ancien paternalisme de l'Église, d'être d'autre part assez simpliste dans sa lecture des classes sociales, remplacées par un simple clivage entre le mâle adulte et les êtres du sentiment (la femme, l'enfant, le vieux) ; mais, malgré tout cela, il faut rappeler que Michelet donne à ces derniers la tâche de *jur dicere*, ou encore davantage : de dire la vérité. Bref, Michelet, de même qu'il fait une lecture du pouvoir en tant que représentation (il ne doit donc pas être exercé directement par le peuple lui-même, - c'est cette chimère qui a permis sous la Terreur à quelques radicaux de

passer pour le peuple de Paris, voire de France), a aussi une conception représentative de la connaissance : pour lui, le peuple a des sentiments que l'intellectuel doit développer, il émet un jugement moral que l'homme cultivé se doit de justifier. Cette division du travail, qui peut refouler sur le plan politique des aspirations à une démocratie directe, confère, au plan de la connaissance, un rôle assez important au peuple : il ne sera pas question de dénoncer sa folie, de le montrer déchaîné par des passions ignobles. C'est pourquoi Michelet a un tel besoin de prouver la générosité, le bon sens, le respect inné de la pudeur, de la propriété chez son peuple : du moment que celui-ci est proclamé un sujet moral, nul de ses actes ne peut ternir cette image.

Faudra-t-il ajouter que Rétif ne quitte guère le plan de la *caritas* d'Ancien Régime, lorsqu'il parle du peuple ; il lui manifeste la tendresse qu'on a pour un enfant ; mais, ici, cet enfant est moins porteur de la vérité, qu'un être qui a besoin de tutelle. C'est pourquoi le peuple michelétien a pour complément l'intellectuel, dont la tâche est de donner des raisons à un sentiment, à une sentence dont la validité est indéniable ; tandis que celui qui complète le peuple rétifien (5) est le roi, dont la fonction recoupe celle du père : c'est lui qui donne le sens moral à un être certes innocent, mais moralement ignorant. Dans les deux cas, le peuple peut être dit incomplet, mais son besoin d'un complément est plus marqué chez Rétif que chez Michelet.

*Rétif et la royauté paternelle.* - Il faut signaler le conservatisme de Rétif, et noter que le titre de *vera gloria* qu'il compte décerner à Mirabeau dans leur entretien ne fait que reprendre un vieux *topos* de la pensée thomiste, où plus importante que la gloire acquise dans les batailles ou par les richesses serait celle qu'on obtient en travaillant au bien commun, au *salus populi* (6). Ce discours de Rétif s'inscrit donc dans la tradition d'une pensée paternelle du politique, où le roi (ou son bon ministre) est le père de ses sujets. Même l'arrogance de son Mirabeau n'exprime, à ses yeux, que le mérite du tribun qui pourra promouvoir le bien du peuple. Celui-ci est donc incapable d'y pourvoir par lui-même, il est *minor perpetua*, comme on disait au Moyen Âge des *personae fictae* en tant qu'elles devaient être gouvernées par une autorité supérieure. C'est Mirabeau qui s'insurge contre ce paternalisme de bonne morale chrétienne, en disant son mépris du peuple, - en acceptant certes de promouvoir l'amélioration de sa condition, mais mettant l'accent sur la capacité d'une aristocratie du mérite plutôt que

sur le bien commun : si le Mirabeau rétifien n'arrive pas à être un personnage machiavélien, s'il ne renie pas la bonté du prince, s'il ne fait pas des sujets ses esclaves (comme le ferait le tyran des thomistes, antithèse du « bon roi » médiéval, fénelonien et rétifien), - en revanche, le peuple n'est pour lui que l'objet de son action, il n'est jamais acteur pour son compte. Ce Mirabeau probablement fictif ne s'intéresse qu'à son rôle : on pourrait en faire un personnage nietzschéen, qui mise surtout sur sa volonté de puissance, heureusement coïncidant par moment avec les besoins de son peuple, ou un héros carlyléen, dont la grandeur est justement dans l'accord entre sa personne et le moment historique.

En plus, Rétif dans son entretien avec Mirabeau ne parle pas du « peuple », mais « des peuples », dont il désire que le bonheur soit assuré. Ce pluriel le rattache à une théorie de la sujétion qui était celle d'Ancien Régime : « le peuple » renverrait à un nouveau pouvoir souverain (comme chez Michelet), tandis que l'expression « des peuples » exprime sous les rois la diversité des gouvernés, qui ne trouvent leur unité que dans l'hétéronomie absolue, de même que les « États » n'acquiescent leur identité que grâce à la figure du prince.

Reprenons maintenant certains des épisodes de la Révolution, pour signaler des convergences et des divergences entre Rétif et Michelet : commençons par l'événement le plus marquant à nos yeux, celui qui permet de dater la Révolution, la prise de la Bastille. Rétif n'assiste pas aux combats, et manifeste son horreur devant ce qu'on lui raconte. Il parle des « cannibales » qui l'ont prise, il regrette « les papiers précieux pour l'histoire » qui ont été jetés dans les fossés. « Un génie destructeur (dit-il) planait au-dessus de la ville... » (7). Pourtant, trois jours après (ou, faut-il dire, « une » nuit ?), c'est la visite du roi à Paris : « Au milieu des alarmes, il se trouva un jour d'allégresse et de joie... O Roi ! chef de la nation ! en t'honorant, c'est elle-même qu'elle honore ! En t'aimant, elle donne le signe le plus puissant de la confraternité générale !... Béni sois-tu, bon Louis XVI ! » (8).

Evidemment, tout autre est le récit de Michelet : certes, l'historien déplore le meurtre de Foulon et de Bertier (ce que fait aussi Rétif, dans la *Sixième Nuit*), de même que celui du gouverneur de la Bastille, mais il voit dans la chute de la vieille prison d'Etat le démarrage d'un processus révolutionnaire qui l'enthousiasme. Même si on tient compte

du fait que Rétif, contemporain des événements, ne peut encore insérer la violence ponctuelle dans un *continuum* où elle puisse trouver ses raisons, ses excuses, voire sa justification, il faudra ajouter une différence de parti pris entre lui et Michelet ; Rétif est assez thomiste, assez partisan d'une royauté paternelle, pour pouvoir accepter l'écllosion de la violence populaire, ou la révolution en tant que telle. Deux textes le montrent. D'abord, rappelons la gloire qu'il promettait à Mirabeau ; c'est la grande thèse de Saint Thomas : l'honneur procuré par les victoires militaires ou les biens mondains n'a pas de poids devant la véritable *gloria*, éternelle, que le prince s'acquiert en se consacrant au bien commun. Contrairement aux tyrans, le bon roi sait que ses sujets sont comme ses enfants, il leur prodigue son amour, il en est aimé. Un rapport d'amour et de mariage s'établit donc entre le prince et ceux qu'il gouverne, et ce discours renvoie sans doute à l'épître ou Saint Paul modelait le mariage charnel sur celui du Christ et de son Eglise (*Ephésiens* V, vv. 22-32). Or, la « gloire authentique » du prince est celle que Rétif propose à Mirabeau, celle qu'il reconnaît à Louis XVI qui rentre, le 17 juillet, dans sa bonne ville de Paris ; Rétif conclut ainsi le paragraphe que nous citons dans la *Cinquième Nuit* : « La postérité parlera toujours de toi, et tu es plus immortel que dix rois ensemble !... » Cette postérité, ce seront les enfants, les petits-enfants symboliques du roi. Chef de la nation, il en est le père.

Ainsi, il y a deux raisons pour dire Rétif thomiste, ou plutôt pour le dire partisan d'une royauté paternelle qui est dans l'esprit du temps, qui est la manière dont l'Ancien Régime concevait le rôle du monarque et qui excède même la référence à la pensée de Saint Thomas : l'idée de véritable gloire, l'idée d'un rapport d'amour entre le roi et ses sujets. Une première lecture des propos que nous avons cités pourrait nous faire admirer le souci social de Rétif, mais nous en venons rapidement au constat qu'il ne fait que reprendre de vieux *topoi* d'une propagande des rois qui était présente un peu partout en Occident, partagée aussi bien par Jacques Ier d'Angleterre, le grand théoricien protestant du droit divin des rois, que par des princes catholiques reconnaissant un primat du Saint-Siège sur les royautés nationales. Ce qui nous frappe, lecteurs d'aujourd'hui, dans ce discours, est ce qu'on pourrait appeler la puérilisation des sujets.

Ce n'est donc pas un hasard si Rétif se tait sur la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ; c'est à ce moment-là que les sujets

deviennent des citoyens, que l'enfant de l'Ancien Régime revendique la condition d'adulte. Rappelons encore une fois le film de Scola : la comtesse, intime de la famille royale, s'y étonne que le bon peuple de France n'aime plus son prince ; elle se souvient de l'excellente performance de Louis XVI à Cherbourg dans le rôle du roi, quelques années plus tôt : elle est sûre que, s'il se présente en majesté devant ses sujets, l'amour aura vite raison des malentendus et des intrigues, les enfants reviendront au giron familial.

Pourtant, en ce qui concerne les caractères à proprement parler républicains de la Révolution - surtout le jugement et l'exécution de Louis XVI, Rétif les approuve. Dans la *dix-septième Nuit*, à propos de la « Défense de Louis », il affirme que le roi n'était coupable que d'erreur, « de n'avoir pas vu qu'il n'avait qu'un parti raisonnable à prendre, celui de se jeter dans les bras de la nation » (p. 292) : sans rien savoir de l'armoire de fer, sans la connaissance des archives qu'aura Michelet un demi-siècle plus tard, Rétif prononce un jugement assez semblable à celui de l'historien. Il est vrai qu'il tergiverse, qu'entre ce texte et la *dix-huitième Nuit*, où il raconte l'exécution du roi, il fait alterner des jugements contradictoires : « O Louis ! vous étiez aveuglé, mais vous n'étiez pas criminel !... » (*XVIIe nuit*, p. 292) ; « Coupable, comme roi, il l'était infiniment plus comme particulier. » (*XVIIIe nuit*, p. 308) ; « Mais Louis justement condamné par la nation, n'était plus qu'un criminel. On pouvait lui donner enfin le nom odieux de tyran, et il avait fait assez de mal, pour le mériter » (p. 309). Mais, si Michelet est plus sévère dans sa sentence (« Louis XVI était coupable ») (9), il n'y a pas de sérieuse divergence entre lui et Rétif. L'historien condamne le prince traître, mais tient compte du fait que Louis avait été entraîné dans la conspiration avec l'étranger par sa femme, sa famille et sa foi catholique ; et, de même que Rétif (qui voit un intérêt politique à conserver la vie du roi, même coupable, - p. 293), Michelet pense que Louis XVI ne devait pas être exécuté, que sa mort n'a pu que contribuer à ternir l'image de la Révolution, aussi bien en France que dans les pays étrangers.

Le plus saisissant me paraît être le parallèle entre Charlotte Corday et Marie-Antoinette. Le rôle de la femme est connu chez Michelet ; on a déjà posé la question : était-il misogyne ? Aux yeux d'une féministe, c'est possible ; il accorde à la femme le rôle d'apporter le baume aux souffrances : elle est l'instinct, le sentiment, tandis que

l'homme est raison et travail ; nous avons là tous les lieux communs de la tradition. Rétif, qui puise son inspiration chez Jean-Jacques, a donc une même racine romantique que Michelet, surtout en ce qui concerne la femme. Mais il est plus misogyne et moins systématique que Michelet.

Rétif condamne le crime de Charlotte Corday, - contrairement à Michelet, il fait l'éloge de Marat -, mais il est amoureux de la belle «femme assassin». «Marat (...) avait exalté la tête d'une jeune personne intéressante, qui l'eût admiré, défendu, si elle l'avait mieux connu. (...) Le monstre fut une fille vertueuse de la vertu des femmes, c'est-à-dire chaste» (10). Michelet fait aussi son éloge de Charlotte, mais cela lui pose moins de problèmes, parce qu'il exècre Marat (livre XII, chap. 3 et 4).

Le jugement et la mort de la reine reçoivent chez les deux un traitement analogue. Ils ne détestent pas «cette femme hautaine» (Rétif, p. 382), mais ils pensent tous les deux quelle «était coupable : elle avait appelé l'étranger» (Michelet, livre XIII, ch. 8). Le plus important n'est peut-être pas ce qu'ils disent de Marie-Antoinette, mais le contraste qu'elle fait avec Charlotte. Celle-ci reçoit tout le respect de l'un et de l'autre, elle les séduit même : Rétif souligne sa chasteté, et Michelet note sa «voix presque enfantine, d'un timbre argentim» (livre XII, chap. 3), ajoutant : «l'effet de [sa] mort fut terrible : ce fut de faire aimer la mort» (chap. 4).

*Le reporter et l'historien.* Et pourtant, dès que nous approchons Robespierre, Michelet qui, «né peuple», donne au peuple une épaisseur et une dignité plus élevées que Rétif, se montre moins radical que celui-ci dans ses choix de parti ; et cela malgré le fait que le Hibou au début des *Nuits révolutionnaires* émettait des préjugés royalistes. Mais ici le statut du texte rétifien est assez difficile à établir. Peut-on prendre telle quelle l'adhésion de Rétif à Robespierre et aux radicaux, ou faut-il la nuancer ? Michelet ne cache pas sa répulsion pour la Terreur, tandis que Rétif manifeste une adhésion qui peut très bien être voisine de la peur, donc d'une autre forme d'aversion. On ne saura peut-être jamais si ce que Rétif a écrit sous la Terreur traduit fidèlement ses sentiments ; il faudrait pouvoir y décerner la part de la foi et de l'engagement, celle de la peur, celle du compromis (11). Il est également vrai qu'il mêle à un discours parfois objectif des jugements à la

limite de la maladie mentale, comme ses attaques contre son gendre ; mais je crois qu'il serait quelque peu partial de n'y voir que le signe d'un esprit désordonné. Il faut plutôt y lire les actes d'un esprit qui a l'habitude de regarder chaque événement, chaque sujet, sous plusieurs facettes : une manière de penser, pourrait-on dire, prismatique, qui a sans doute ses défauts, mais également ses qualités. C'est peut-être un trait en plus du reporter : au lieu d'un système de pensée (et pourtant Rétif a bien essayé d'en avoir), la prise en considération de l'événement dont il est le spectateur, pour lequel il lui faut découvrir des raisons et devant lequel il doit prendre des attitudes, c'est-à-dire d'un événement qu'il lui faut connaître et par rapport auquel il doit agir. D'où des citations qu'on pourrait multiplier, où Rétif s'exprime sur la Révolution en admettant le bien-fondé de ses causes et la qualité de ses résultats, mais en déplorant aussi les excès.

Pour terminer, on pourrait essayer un dernier mot sur le reporter. Rétif a un rapport assez bizarre à la contradiction : tout simplement il n'en tient pas compte ; c'est pourquoi il peut, se justifiant au nom du sentiment (le cœur n'est pas gouverné par la raison), prononcer des sentences parfois contradictoires. Par là, il adopte un procédé cumulatif dans son discours : il multiplie les faits-divers, les réactions émotionnelles, sans se soucier de leur cohérence : les opposés s'ajoutent, au lieu de se critiquer. Il dit même préférer «les affaires particulières» aux «publiques» (p. 357). Chez Michelet nous trouvons de même un goût des affaires particulières mais elles ont chez lui un rapport de *signification* aux affaires publiques : elles en sont la métaphore, par le biais de l'anecdote elles expriment un mouvement plus profond, une vérité générale. Cette manière de penser et d'écrire a été assez critiquée : quel critère permet de décréter qu'une anecdote, qu'une affaire singulière représente quelque chose de plus universel ? Là, nous retrouvons la mystique michelétienne de l'Incarnation : ces petits récits dont l'historien truffe son oeuvre manifestent une force supérieure, de même que son peuple incarne une puissance que nous devons respecter, - de même que l'histoire incarne la nature, et que la vérité est portée par les êtres du sentiment, enfant, femme, vieux.

Chez Rétif, le rapport du privé au public n'existe pas avec une telle cohérence. C'est plutôt le contraire : le 14 juillet est le jour où on lui interdit de se promener sur «son île», l'île Saint-Louis. Ce jour de liberté pour tous consacre son exil. Ce n'est pas le moindre de ses

mérites que de vivre, que de raconter ce décalage dans l'histoire de la Révolution : elle n'est pas une épiphanie, elle n'a pas une seule et grande ligne directrice, son sens est trouble, - et par là le reporter sait exprimer le souci de l'épaisseur de l'histoire qu'on ne trouve pas toujours chez ce grand historien qu'est Michelet.

Renato Janine Ribeiro  
Université de S. Paulo, Brésil

### NOTES

1. Cité par Gérard de Nerval, *Les Illuminés*, p. 259-64, in *Oeuvres*, Garnier, 1958, t. I. - Je remercie M. Jean Puyade pour la lecture attentive qu'il a faite de ce texte.

2. Si on fait un peu abstraction de la critique qu'adresse Rousseau aux Lumières...

3. C'est pourquoi il faut lire avec prudence les attaques de Michelet contre le catholicisme, surtout dans les premières pages de *l'Histoire de la Révolution française* : en fait, il peut s'agir de la critique adressée par le partisan d'une incarnation à ceux d'une autre. La Nature incarnée dans le Peuple ne peut supporter la Parole qui s'est faite chair. Un discours du sentiment, lié donc à une politique populaire, ne peut que s'opposer à l'accaparement de la parole par l'institution des prêtres.

4. *Les Caractères*, chap. De l'homme, par. 128.

5. Au moins dans les premières *Nuits révolutionnaires*.

6. Cf. Saint Thomas d'Aquin, *De regimine principum*, *passim*, surtout (pour la gloire du roi) les chap. VII et VIII.

7. Quatrième Nuit (le 14 juillet), in *Les Nuits révolutionnaires*, Le livre de poche, 1989, p. 58-9.

8. Cinquième Nuit (le 17 juillet), *éd. cit.*, p. 73.

9. C'est le titre du chap. I du livre IX de *l'Histoire de la Révolution française*.

10. Ici le monstre est Charlotte ; chez Michelet ce serait Marat. (Quatrième nuit surnuméraire, p. 368).

11. Ayant vécu sous une dictature militaire, je suis assez réticent envers l'argument qu'un auteur pourrait signer et publier des textes sans vraiment y croire, tout simplement pour «sauver sa peau». Il faudrait évidemment faire l'exception des Etats totalitaires, où l'enjeu est plus grave, - dans le mot de Mussolini, tout ce qui essaierait d'avoir une vie «en dehors de l'Etat» mériterait d'être détruit, - mais l'expérience des régimes «simplement» dictatoriaux permet de dire que, si l'autocensure de l'écrivain y joue souvent un rôle dans la suppression de certains écrits, il est très rare que la peur arrive à forcer quelqu'un à écrire, et *a fortiori* signer, un texte littéraire contraire à ses convictions.

Il faudrait donc, pour frapper de nullité l'adhésion de Rétif à ces écrits, établir que la Terreur fut un régime totalitaire, - thèse qui a un certain cours de nos jours, mais qui porte le risque de l'anachronisme.

### DEBAT

- **Madame Piau** : «Je crois que les revendications réellement féministes viennent des femmes de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie qui ont eu la chance d'avoir eu de l'éducation, d'ailleurs c'est ce que demande *a priori* toutes les femmes : avoir droit à une éducation qui ressemble à celle des garçons; on trouve ça chez Madame de Graffigny, Madame Riccoboni etc.»

- **Monsieur X** : «Mais quand même, il est tout à fait évident que la Révolution française n'aimait pas l'idée de la liberté de la femme ; il y a des exemples, je cite Olympe de Gouges qui a dit que la femme a le droit de monter à l'échafaud mais non pas de monter aux tribunes, et elle avait raison parce qu'elle a été guillotinée.»

- **Madame Bertrand** : «Mais en fait elle n'est, semble-t-il, le porte parole

que d'une minorité agissante, mais la masse des femmes demandait des droits sociaux beaucoup plus que des droits politiques. Il n'y a que quelques femmes qui ont demandé des droits politiques. La clef de voûte, en fait, c'est l'éducation, presque toutes les femmes demandent cela.»

- **Monsieur Lequenne** : «Je crois qu'il n'y a pas au 18<sup>e</sup> siècle à parler de misogynie à partir du moment où il y a des théoriciens qui ne le sont pas. Le féminisme du XVIII<sup>e</sup> siècle est un féminisme paradoxal, mais qui existe. Marivaux a subi l'échec de *La Colonie* comme un échec difficile. Il a continué à développer le féminisme dans *La Vie de Marianne*. La Révolution française représente une régression par rapport au courant dominant (intellectuel bien sûr, pas de masse)»

- **Madame Bertrand** : «Chez Marivaux il y avait vraiment une conception féministe mais qui ne se fondait pas sur des droits de la femme. C'est un point de vue moral et non social.»

- **Monsieur Coward** : «Je ne voudrais pas dire que la discussion s'est marginalisée, mais la communication de Monsieur Ribeiro a suscité d'autres problèmes.»

- **Monsieur Lequenne** : «Je voudrais continuer sur un autre sujet justement. Au sujet du rapprochement Rétif/Michelet, je crois que les divergences sont des plus importantes. Quand Michelet parle de la Révolution française, il la prend effectivement comme le mouvement des masses; il oppose ( et il est le premier historien à le faire) l'histoire de la masse à celle des grands personnages. C'est un point de vue théorique, parce que évidemment lorsqu'il se trouve confronté à une autre révolution, en 1838, Michelet devient alors beaucoup plus timide devant la réalité de la Révolution. Sur les femmes, là aussi, il a une conception tout à fait différente de Rétif parce que, pour lui la faiblesse de la femme est une faiblesse physiologique ; mais, par ailleurs, il est l'homme qui a dit : «J'ai les deux sexes de l'âme». Enfin, à propos du début de votre intervention, nous savons tous pourquoi *Les Nuits Révolutionnaires* s'appellent *Les Nuits Révolutionnaires*, mais tout de même je crois que dans la Révolution le sens des *Nuits* prend un contenu complètement différent, parce que pour tous ces acteurs, la Révolution c'est la nuit. Non seulement Rétif, mais Madame Roland dans ses *Mémoires*, Mirat et les autres, dans leurs écrits, sans cesse

ont cherché le sens, le secret de la Révolution et ; faute de le trouver; ont parlé de complot. On est dans la nuit et c'est sans doute l'instinct profond du romancier qui amène Rétif à situer les événements de la Révolution dans *Les Nuits*. Au sujet de la mort du Roi et de la Reine, je crois que le grand problème, c'est la fonction royale : il ne peut pas y avoir de révolution sans qu'on tue le Roi, parce que si on ne le tue pas, la Révolution n'est pas achevée, elle reste suspendue. Ceux qui tuent le Roi ont bien compris cela. Rétif est contre la mort du Roi, il dit qu'un roi déchu est plus tué que par la mort.»

- **Monsieur Ribeiro** : «Je vais reprendre deux des questions de Monsieur Loquenne. D'abord la dernière : je crois qu'il y a deux rapports différents au sacré lorsqu'on parle de tuer le Roi ou de ne pas tuer le Roi. Lorsqu'on parle de tuer le Roi, on assume d'abord l'acte du sacrilège, c'est-à-dire on est en train de tuer quelqu'un qui a été sacré, cette dimension du sacré imprègne la politique de l'Ancien Régime ; il faut en finir avec elle, mais en finir radicalement en tuant même celui qui a été sacré. Ce sacré est quelque chose qui ne se lave pas, c'est une huile qui est collée à la peau comme le dit Richard II dans la pièce de Shakespeare. Une autre conception, celle des gens qui ne veulent pas qu'on tue le Roi, est peut-être une conception plus laïque, qui dit : «Oui, le Roi a été sacré mais on s'en fiche» ; qu'il ait été sacré relève tout simplement de la superstition, et il faut justement en finir avec cette superstition. Aujourd'hui, ce que l'on peut se demander, c'est : «Est-ce que les Anglais lorsqu'ils ont tué Charles Premier ou les Français lorsqu'ils ont exécuté Louis XVI n'ont pas été encore une fois les dupes d'une royauté sacrée. Est-ce que le plus important n'aurait justement pas été d'en finir avec ce caractère sacré de la royauté et non avec ce monsieur qui par hasard est le porteur de ce sacré ?» Pour l'autre question que vous avez posée au sujet de la nuit, des complots, cela me paraît très intéressant, parce que cela montre justement que dans des moments où tout devient trouble, où on ne sait pas comment s'orienter, il y a quand même un besoin de sens ; on veut du sens à n'importe quel prix, et l'on en est réduit à la thèse du complot. Et pourtant ce qui paraît évident, c'est que lorsque Madame Roland et pas mal de révolutionnaires lorsqu'ils ne savent pas exactement ce qui oriente les événements, où est le fil des événements, ils se disent qu'il y a quelqu'un qui tient ce fil, qui détient le sens.»

- **Monsieur Testud** : «Je veux dire à Monsieur Ribeiro que j'ai été assez

convaincu par ses analyses ; seulement, je lis différemment le récit de la mort de Marie-Antoinette, je trouve qu'il y a chez Rétif ici, une part de compassion, une sorte de tendresse pour la dignité de la Reine en cette circonstance. Une petite précision, pour le mot «révolution» : si j'ai bien compris, vous datez son changement de sens de 89. En fait, le mot a déjà le sens de bouleversement politique depuis le XVIIe siècle mais on parle alors «des révolutions» (des révolutions d'Angleterre, de Hollande etc) ; c'est plutôt le passage du pluriel au singulier qui va marquer 89.»

- Monsieur Ribeiro : « Tout à fait d'accord. »

## UN ECRIVAIN SOUS LA REVOLUTION

Ce titre pourrait apparaître comme l'annonce d'une communication prétendant traiter, à elle seule, l'ensemble des questions posées par le sujet de notre colloque, si l'on ne prenait pas garde au mot **écrivain**. Mon propos n'est pas en effet de dresser un portrait général de Rétif pendant la période révolutionnaire, ni d'analyser ses positions politiques (c'est l'objet d'autres communications), mais de considérer son **activité littéraire** et de réfléchir, à travers elle, sur la fracture littéraire entraînée par la fracture historique de 1789.

On peut partir d'un constat : celui du décalage sensible entre une adhésion à la Révolution et une fidélité à ce que Rétif lui-même appelle «ancienne littérature». Sur l'adhésion à la Révolution, je dirai seulement (m'en tenant à une perspective littéraire, mais peut-on à cette époque de l'Histoire, séparer radicalement le littéraire du politique ?) que c'est en tant qu'**écrivain** que Rétif a été un partisan sincère de la Révolution. Il a pu être réticent, effrayé, profondément choqué par certaines péripéties de l'histoire révolutionnaire, et notamment par le pouvoir des sans-culottes : il a pu considérer, ou du moins dire, que le 14 juillet 1789 avait sonné le glas de sa liberté individuelle, mais il a toujours reconnu que la Révolution lui avait apporté un bien essentiel : sa **liberté d'écrivain**. Cette conquête-là est à ses yeux capitale, et l'a détourné de toute nostalgie pour l'Ancien Régime. On sait combien il eut à souffrir de la censure, de ce système de contrôle *a priori* de tout ce qui s'écrivait (système dont nous ne mesurons peut-être pas exactement, dans la France d'aujourd'hui, le caractère contraignant et humiliant pour l'esprit). Aussi a-t-il avec constance défendu le principe de la